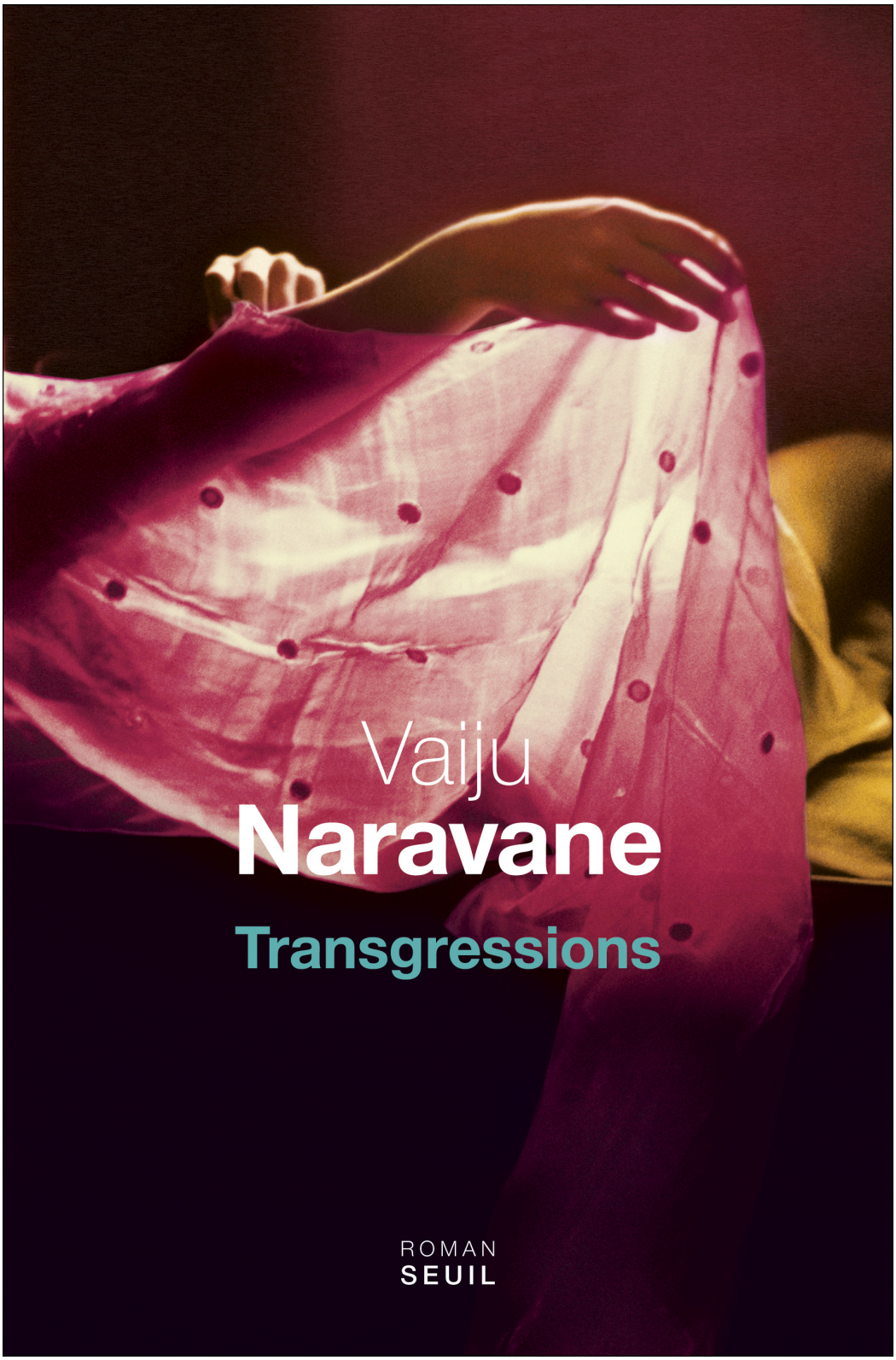
Vaiju
Naravane
Transgressions
ROMAN
SEUIL

TRANSGRESSIONS

VAIJU NARAVANE

TRANSGRESSIONS

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)
PAR DOMINIQUE VITALYOS

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Transgressions*
Éditeur original : HarperCollins Publishers, India, 2014
© original : Vaiju Naravane, 2014
ISBN original : 978-93-5029-651-6

ISBN 978-2-02-117346-8

© Éditions du Seuil, avril 2015, à l'exception de la langue anglaise

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à mon fils, Sanjay d'Humières
à ma mère, la grand-mère qu'il n'a jamais connue
et à Rajni Kumar, enseignante et amie

La tombe de Balthazar est creusée,
Son règne est révolu,
Sur le plateau de la pesée,
Il n'est plus qu'argile ténue ;
Pour habit royal, un linceul,
Pour dais, la pierre de Babylone ;
Le Mède a franchi son seuil !
Le Perse est sur son trône !

Lord Byron,
« Vision de Balthazar », 1881

Prologue

Paris, août 2007

Kranti considère son appartement d'un regard satisfait.

Ces divans cerise font parfaitement l'affaire. Elle aime la façon dont ils rehaussent le cramoisi de la draperie tissée d'or qui, sur l'ancien portrait de famille de Nana Phadnavis, habille l'homme d'État et le rouge plus sombre de l'Arbre de Vie, sur fond jaune pâle, de son tapis.

Le tableau, qu'elle tient de son grand-père, est la première chose que l'on voit en passant le seuil. L'œil vif et pénétrant, les traits émaciés d'aristocrate, le front fièrement barré du signe de la caste, le turban surmonté d'une émeraude et d'un diamant dissimulant à peine le crâne rasé de brahmane – c'est un véritable choc, indéniablement. Poète, mais aussi coupable d'attouchements sur des enfants – un de ses nombreux ancêtres imparfaits.

Tout au fond du salon en courbe, la fenêtre ouverte laisse entrer une lumière limpide de soir d'été. C'est une pièce double, tout en longueur, qui déborde de plantes vertes, de tapis, de tableaux, de meubles et n'en dispense pas moins une impression d'espace aéré, de raffinement.

Elle a tout époussetée et nettoyé avec une vigueur qu'elle ne se connaissait plus. Ses narines la chatouillent, un

éternuement couve quelque part entre son nez et sa gorge. Kranti renifle sans élégance, s'essuie les narines d'une petite main rêche, s'assurant de l'index qu'aucune goutte ne s'attarde aux orifices. « Des mains de cuisinière », aurait dit sa belle-mère, laides et rouges à force de récurer – et, aujourd'hui, d'avoir écossé des graines vénéneuses à l'enveloppe hérissée de piquants.

De la chaise pivotante ancienne placée devant la fenêtre qui donne sur la rue Chardon-Lagache, elle a une vue dégagée sur l'avenue de Versailles aux abords de la place de la Porte-de-Saint-Cloud. Elle se retourne, et la lumière orange du soir capte le rouge du henné dans ses cheveux sombres. Il est difficile de lui donner un âge. Entre quarante (à son avantage, pomponnée, vêtue d'un sari) et quarante-cinq ans (les mauvais jours, ceux aux yeux de panda), estime-t-on en général. En fait, elle a passé la cinquantaine, comme le trahissent parfois les fines lignes sèches qui se creusent à la base de son cou, les jours panda.

Au-dessus de la cheminée, le miroir andalou au cadre doré et noir lui renvoie sa propre image. Une silhouette brune, distante, un contour flou dans le paysage est en train de cocher la liste des tâches à accomplir. Elle n'aura pas trimé en vain tout l'après-midi : les lieux reflétés sont un modèle d'harmonie, de beauté, d'ordre et de calme. C'est très précisément ce dont elle a besoin aujourd'hui.

Elle prend sa douche, passe la longue robe violette de satin gratté qu'elle n'a portée qu'à deux reprises, chaque fois pour un spectacle à l'Opéra – une production russe sublime de *L'Ange de feu* de Prokofiev à la Scala, et un lamentable *Madame Butterfly* au Staatsoper de Vienne. Elle a choisi cette tenue à cause des pantoufles assorties. « Me voilà propre comme un sou neuf, dedans et dehors », se dit-elle en s'imprégnant les mains de crème avant d'étaler sur ses ongles un vernis rouge très foncé.

– Et voilà, ma p'tite Kranti, vous avez des mains de duchesse à présent, dit-elle à voix haute en imitant les tonalités vibrantes et emphatiques de son ex-belle-mère.

Ex ? Non, pas tout à fait, car aux yeux de l'Église elle est toujours unie par les liens du mariage à Guillaume de Lorel, n'est-ce pas ?

Il y a bien longtemps, à Milan, elle avait été convoquée au tribunal ecclésiastique pour discuter d'une annulation éventuelle. Célestine, la nouvelle promise de Guillaume, fervente catholique, voulait à tout prix se marier à l'église, mais son futur conjoint était déjà passé par là. Les Lorel avaient dû faire jouer toutes leurs relations pour que l'Église consente au moins à examiner la situation.

Était-elle ou n'était-elle pas baptisée ? Toute la question était là, bien sûr. Le Saint-Père, évêque de Rome, pouvait certes annuler à sa guise un mariage célébré entre un catholique et une païenne sur dispense papale, rattrapant ainsi une faveur accordée dans un moment de clémence (ou était-ce de faiblesse ?) à une mécréante. Mais qu'en était-il si, entre-temps, les eaux du baptême avaient apporté la rédemption à cette âme perdue ? Le Saint-Père pouvait-il décemment répudier une de ses ouailles ?

« *Lei è stata battezzata o non battezzata ?* » ne cessait de lui demander le prêtre hostile chargé d'examiner son cas. C'était tout ce qu'il voulait savoir. Kranti cachait habilement son jeu, détournait ses questions avec rouerie, le laissant frustré et furieux.

« Quand j'ai accepté d'épouser Guillaume, on m'a prévenue que divorcer serait impossible. Se peut-il que le Saint-Père ait modifié ses propres règles ? avait-elle demandé, le regard innocent, les yeux écarquillés.

– On ne pose pas ce genre de questions au sujet de Sa Sainteté », avait coupé l'ecclésiastique.

À la fin de l'entrevue, il ne savait toujours pas si elle avait été *battezzata*, mais elle lui avait laissé entendre que c'était bien possible, étant donné la fièvre de conversion qui frappait régulièrement les sœurs catholiques en charge de la pension où elle avait étudié en Inde. Le vieux prêtre l'avait trouvée obstinée, bornée, impolie et affligeante de stupidité. Au bout de trois heures d'un témoignage embrouillé et déroutant, il lui avait fait signer un document et l'avait raccompagnée jusqu'à la porte, visiblement heureux de la voir partir. Elle n'avait plus jamais entendu parler du tribunal ecclésiastique. Guillaume et Célestine non plus, qui, jubile-t-elle en secret, ont continué à vivre dans le péché.

Kranti se tourne vers la petite commode qui jouxte son bureau, en sort des enveloppes superposées en une pile bien nette et barre la ligne « voir photos de famille » de sa liste des tâches à accomplir.

Une bonne dizaine de tirages immortalisent le jour de ses noces, il y a vingt ans. Elle doit reconnaître qu'ils forment un beau couple, Guillaume et elle. Avec ce mariage, Kranti avait réussi un coup fantastique et savoure, encore aujourd'hui, le triomphe qui avait été le sien, nuancé toutefois de regret et d'un soupçon d'amertume. Amertume liée à la cruauté, intentionnelle ou non, qui l'avait accompagné. Regret de n'avoir pas su résister et dire non, d'avoir été la bru indienne docile qui acquiesce à tout ce qu'on lui demande. « Un mariage religieux ? Oui, si vous y tenez, pourquoi pas, d'autant que le Saint-Père accepte de bénir notre union. »

Que pouvaient-ils souhaiter de plus ? Après cela, ils n'auraient rien à redire. La mariée était vêtue non pas du blanc virginal, mais de soie écarlate filetée d'or et parée de lourds bijoux indiens. Et ce ne fut pas du Debussy que déversèrent les haut-parleurs, mais la musique de la rencontre « Orient-Occident » entre Ravi Shankar et Jean-Pierre Rampal. Quant aux textes qu'elle lut, ils étaient tirés

de l'*Ashtavakra Gita*, chapitre 20, qui définit Dieu par la négation : « Je suis Shiva, l'inconditionnel, le Bien absolu. Je ne suis ni maître, ni disciple. Que dire de plus ? Existence, non-existence, rien n'émane de moi. Je n'héberge en moi ni unité, ni dualité. » Énoncées en français, ces paroles paraissaient sacrilèges, blasphématoires, même, tandis qu'elles résonnaient le long des murs caverneux de l'église pour ricocher sur les tuyaux d'orgue polis, derrière l'autel.

Une divorcée de couleur sans le sou se mariait dans l'aristocratie française à la chapelle de Versailles. C'était en effet « madame » et non « mademoiselle » Goray qui avait pris place à côté du comte Guillaume-Marie Jean-Jacques de Lorel pour dire « oui ». Son effronterie leur avait cloué le bec. Ils avaient été assez bêtes pour exiger un mariage religieux. Elle avait riposté avec une précision infaillible, celle du missile guidé par la source de chaleur puissante que constitue sa cible.

« C'est une divorcée. » Trois petits mots qui avaient fait le tour du clan bien soudé des Lorel, et seuls quelques-uns d'entre eux s'étaient déplacés pour les noces. La branche maternelle de la famille de Guillaume, de moins haute noblesse (car mâtinée d'une pointe non négligeable de sang suisse), formait le gros de l'assemblée.

Une fois la cérémonie accomplie, l'énormité de ce qu'elle venait de faire lui était apparue, et Kranti avait eu un élan de tendresse vers la vaillante vieille comtesse et son pieux et affable époux. Certes, ils ne lui avaient pas laissé le choix et sa réaction n'avait rien de magnanime, mais ils avaient accusé le coup sans ciller, avec un calme stoïque. Sang bleu, noblesse oblige, ils ne parleraient plus jamais de ce mariage.

Kranti extrait deux photographies d'une grande enveloppe en papier kraft et les pose côte à côte sur la table. La première, un agrandissement d'aspect brouillé, semble

gommée par le temps. Elle représente les parents de Guillaume debout dans l'allée de tilleuls devant leur château de famille auvergnat, campés sur un tapis de feuilles jaunissantes. Ils ont tout du couple de militaires retraités, le général et la comtesse, lui avec sa moustache en brosse, elle avec sa mise en plis laquée, jamais un cheveu de travers.

L'autre photo, très nette, prise en studio, a plus d'un demi-siècle. Elle représente un couple indien regardant délibérément l'objectif d'un air très sérieux. L'homme, dont rien ne trahit la légère projection des dents vers l'avant et la taille médiocre, est d'une beauté remarquable. Il sait évidemment se mettre à son avantage et offre son meilleur profil à l'appareil. Ses yeux clairs séduisent. Regardez, dit-il, voyez ma forte mâchoire, mes longs cils recourbés, le creux parfait de mes fossettes. Venez glisser les doigts dans mes cheveux noirs ondulés, admirez la façon dont ils tombent sur mon front haut, frôlez mes lèvres sensuelles. Désirez-moi et vous serez exaucé.

La femme est manifestement mal à l'aise et porte l'angoisse sur son visage. En dépit de traits hautains et ciselés, d'un petit nez bien dessiné, elle est passée à côté de la beauté, non seulement parce que ce nez est légèrement de travers, quoique de façon presque imperceptible, mais parce que sa physionomie est curieusement simiesque, comme déformée dans les premiers mois de sa vie par une violente coqueluche. Il émane d'elle une impression d'absence déconcertante, un vide minéral. Sous des cils rares, ses yeux, petits, opaques, donneraient presque le sentiment qu'ils ne voient rien. Kranti les a un jour comparés à des yeux de mouton mort.

Au verso, un tampon appliqué à l'encre violette : « Prabhat Studios, Deccan Gymkhana, Poona. » La date, « 18 mai 1950 », a été inscrite à la main à l'encre sépia aujourd'hui délavée. C'est le jour de leur mariage. Ayi a

vingt-quatre ans, Baba, vingt-sept. Bien que la photo soit en noir et blanc, Kranti n'a aucune peine à imaginer les yeux noisette de son père, les couleurs du vêtement de sa mère, qui porte un sari de soie jaune. La bordure vert bouteille est rehaussée de broderies en relief dorées à motifs de dahlias. L'encolure carrée du corsage à manches bouffantes dégage la cruauté des clavicules saillantes.

D'autres photos s'échappent de l'enveloppe. Kranti en bébé rond et souriant. Avec Ayi et Taï, sa sœur aînée, dans le jardin de leur grand-père à Poona : Ayi fière, élancée, et les filles, agrippées au sari de leur mère, habillées en jumelles – Tweedledum et Tweedledee – de longues jupes tombant aux chevilles, les cheveux ramenés identiquement en rouleaux sur le dessus de la tête. Kranti dans les bras de son père, brandissant sa poupée favorite. Habillée en danseuse de *bharata natyam*, un anneau ornant sa narine, des roses par dizaines dans les cheveux. Puis ce sont des photos d'elle plus récentes, prises peut-être il y a dix ans. Nue sur les rochers près de Stromboli, ses petits seins ronds pointés vers le ciel. Mangeant une pizza sur le Zodiac, un pied traînant dans l'eau, son sexe dénudé reposant sans complexe sur le revêtement en caoutchouc gris du bateau, fixant l'objectif d'un œil caressant, un peu comme Baba il y a plus de cinquante ans.

La vue de la pizza réveille son ventre au repos qui émet aussitôt un gargouillis, car elle n'a rien mangé depuis le matin. C'est une journée de jeûne, de purification et de retraite, qui a débuté par la purge de l'estomac et des boyaux. Huile de ricin et « douche intestinale » – plus prosaïquement, un lavement.

Kranti ne veut pas que sa dépouille laisse échapper une puanteur embarrassante quand on la trouvera. « Si le corps est méticuleusement préparé, nettoyé au-dedans comme au-dehors, avant de passer dans l'autre monde, la putréfaction

s'en trouvera diminuée et l'on évitera les gaz malséants qui pourraient venir gâcher les ultimes moments », déclare son *Guide de l'autotranscendance*.

« N'entreprenez ce dernier voyage que si vous savez sans le moindre doute le moment venu de rompre vos liens avec le présent. La mort que l'on se donne doit advenir dans un état de détachement paisible. Assurez-vous de ne rien laisser d'inachevé derrière vous. Écrivez des lettres à vos proches pour leur expliquer votre geste. N'omettez pas de prévenir les agents du gaz, du téléphone et de l'électricité afin qu'ils résilient votre abonnement. Rédigez votre testament. Ne laissez rien au hasard. Regardez vos photos de famille. Enregistrez les traits de ceux que vous aimez dans votre mémoire. Vous aurez besoin d'eux durant votre voyage à travers les mondes. Vous ne devez pas quitter cette terre l'esprit troublé… »

Il y a quelques semaines, elle a cherché à se procurer un exemplaire de *Suicide, mode d'emploi*. Elle a écumé les bouquinistes des quais de la Seine, appelé ses amis journalistes et fashionistas. Mais le guide banni, qui avait provoqué un tollé en France, a disparu du marché et Kranti a dû se contenter d'un volume écrit par un soi-disant professeur indien, moralisateur, irritant à souhait, un certain Acharya Zen Mahalingam.

Kranti a passé la matinée à extraire les quatre-vingts gouttes de liquide transparent qui reposent bien au chaud entre ses seins. La minuscule éprouvette de moins de cinq centimètres de long, hermétiquement fermée par un bouchon de liège, se balance délicatement à son cou au bout d'une fine chaîne en or.

Jadis, le tube était rempli de poudre d'or rapportée de Somalie par un de ses amants journaliste, et Kranti le portait sur elle en toute circonstance, de jour comme de nuit, en manière de talisman. Un beau matin, à son réveil, elle avait

constaté que son amant était parti et que le bouchon de liège de la fiole s'était détaché. Elle était vide. La poudre d'or répandue sur l'oreiller s'accrochait à ses cheveux et collait à sa joue. Ce jour-là, la chance l'avait quittée. Le réceptacle, le bouchon fautif et la chaîne, remisés dans sa boîte à bijoux, y traînaient depuis lors, mais aujourd'hui elle leur a trouvé un nouvel usage. Elle sent contre sa peau la chaîne propre et fraîche, rincée à l'eau de *Sapindus*. Le poids du liquide lui rappelle en permanence ce qui l'attend.

Herbe aux fous, chasse-taupe, pomme épineuse,
Fais-moi passer le fleuve et tiens-moi fermement.
Donne à fumer au diable la part qui lui revient,
Emporte-moi voguant vers un nouveau matin.
Dragon vert, offre-moi le sommeil, endormeuse,
Sonne, trompette des anges, plus fort que mon chagrin…

Kranti, une main posée sur la chaîne autour de son cou, chante dans un souffle, doucement et faux. Tout en préparant la décoction ce matin, elle a mis en paroles une vieille ballade irlandaise que lui ont apprise les sœurs quand elle était enfant. « Tamti tam, tam tam, tamti tam, tamti tamti tam, tamti tam… » Et maintenant elle ne peut plus se défaire de cet air idiot.

Les petites cosses étaient d'un vert éclatant et couvertes de piquants lorsqu'elle les avait détachées d'un taillis du bord de la route en lacets qui mène à Munnar, une ville du Kerala installée au cœur des collines plantées de thé. Elle avait ordonné d'un ton sans réplique au chauffeur stupéfait d'arrêter la voiture. Sitôt les branches à l'odeur nauséabonde déposées sur le siège, les fleurs blanches translucides aux pétales soudés s'étaient fanées, telles des méduses échouées par un jour d'été torride. Les cosses, elles, avaient pris leur temps. Leur vert s'était peu à peu

éteint, leurs épines avaient durci, puis s'étaient scindées à mesure que des taches brunes creusaient et recroquevillaient les intervalles qui les séparaient. « Elles ressemblent aux mini-bombes tueuses d'Antonio Prohias dans sa bande dessinée *Espion contre Espion* », s'était-elle dit.

C'était il y a plusieurs mois, lors de son dernier voyage en Inde. Depuis, les graines vénéneuses contenant des doses mortelles d'atropine, de hyoscyamine et de scopolamine attendaient patiemment le grand jour, enfermées dans un pot de confiture en verre.

Le *Datura stramonium L.*, ou stramoine, est communément appelé pomme épineuse, herbe du diable, herbe aux fous, herbe aux sorcières, trompette des anges, dragon vert, pomme-poison, chasse-taupe, endormeuse, herbe de Jimson, *toluguacha*, pomme du Pérou ou datura sacré. C'est un des poisons les plus anciennement connus de l'humanité, réputé pour ses propriétés aphrodisiaques, hallucinogènes, médicinales, ainsi que pour sa capacité infaillible à tuer.

Le bout des doigts de Kranti, rugueux à force d'avoir été en contact avec les épines ce matin, présente autant d'égratignures et de piqûres que si elle venait de broder sans dé des mètres entiers de tissu. Quand elle a ouvert les premières cosses, leur contenu lui a évoqué celui d'une grenade séchée ou d'une gousse de cardamome géante. Une membrane jaunâtre et craquelée séparait les quatre alvéoles où se pressaient les graines, parfois noires, parfois brunes. Mais, à bien y regarder, elles ne ressemblaient en rien au contenu délicieusement parfumé de la gousse de cardamome. Elles offraient une texture curieusement mate, irrégulière, et leur forme de haricot lui a fait penser à des corps difformes. Elles ont produit environ six cents graines, de quoi tuer un cheval de bonne taille.

Puis il a fallu les écraser pour les faire bouillir. « Quel mortier utiliser ? » s'est demandé Kranti, tambourinant

des doigts sur le plan de travail de sa cuisine. L'ustensile en cuivre dont elle se servait pour concasser les épices du *khada masala* ou le petit récipient en bois, fissuré sur un côté, qu'elle réservait à l'ail ? Non, l'un et l'autre ayant déjà servi, ils ne pouvaient faire l'affaire. Elle s'est finalement décidée en faveur du mortier en marbre lisse et blanc qu'elle avait acquis – des siècles plus tôt, lui semblait-il – chez l'apothicaire le plus ancien de Budapest.

Elle a écrasé les graines à petits coups mesurés de pilon, les respirant de temps à autre tandis qu'elles se désagrégeaient en poudre grossière mouchetée de brun. Puis elle a versé une demi-tasse d'eau dans une casserole, ajouté la poudre et laissé réduire le mélange à feu doux. Dix minutes plus tard, il ne restait plus que quelques cuillerées au fond de la casserole. Elle a filtré la précieuse décoction dans une tasse à café avant de la transférer avec précaution dans l'éprouvette à l'aide d'une pipette en plastique, comptant les gouttes à mesure qu'elles s'y déposaient. « Il y en a largement assez », s'est-elle dit en tenant la fiole bouchée dans la lumière. Elle l'a d'abord laissée se balancer librement à son cou tandis qu'elle se penchait, vaquant à ses occupations, puis, voyant qu'elle risquait de se briser, elle l'a glissée sous sa robe, entre ses seins, goûtant un instant la fraîcheur du verre contre sa peau.

Sur sa liste, il ne reste plus désormais qu'une tâche à accomplir, inscrite en français : « passer à l'acte ».

Des fleurs fraîches ont été disposées dans chacune des pièces. L'appartement est imprégné de l'odeur entêtante d'un salon funéraire à l'air confiné. Le mortier a été replacé avec son pilon dans le tiroir, les ordures descendues, la poubelle garnie d'un nouveau sac en plastique, la lessive faite, le linge propre rangé. Elle a glissé sa lettre, une fois écrite, dans une enveloppe épaisse de couleur ivoire et l'a posée debout près du miroir du salon.

Les derniers mots du professeur Mahalingam résonnent à ses oreilles : « Vous devez vous préoccuper de l'apparence que vous offrirez lorsqu'on vous découvrira. Rappelez-vous que vous recherchez la mort dans la sérénité et le détachement. Inutile d'impressionner ou d'effrayer ceux qui trouveront votre dépouille. Choisissez une position propre à vous rassurer dans vos derniers instants, qui vous permettra de quitter ce monde dans la paix et convaincra vos proches que la mort a bien été pour vous un départ joyeux, le rejet délibéré de votre enveloppe mortelle. »

Kranti a opté pour la posture de gisant des rois, reines et ecclésiastiques de haut rang tels qu'on en trouve à travers toute l'Europe dans les églises petites ou grandes : étendus sur le dos, mains croisées sur la poitrine, vêtus d'une robe dont la belle fluidité révèle autant qu'elle dissimule, chaussés de poulaines en soie, un sourire de félicité, mieux, de béatitude, sur les lèvres.

Elle souligne sa bouche de rouge et ajuste sur son crâne une perruque qui s'y adapte comme une calotte. La frange épaisse met en valeur ses grands yeux chocolat et donne à son visage un arrondi charmant. Le poids de la chevelure noire, serpentine, qui cascade dans son dos redresse fièrement sa tête sur son axe. Elle éteint la lumière dans la salle de bains et gagne sa chambre où brûlent trois bougies aux senteurs de lys.

Kranti hésite devant les pantoufles de satin spécialement fabriquées pour l'occasion, puis décide de ne pas y renoncer. Sa robe longue, au décolleté découvrant les épaules, est prolongée par une traîne richement brodée. Un tailleur débrouillard de Bombay l'a confectionnée dans un sari *jamavar* en copiant un modèle tiré de *Dépêche Mode*. Elle s'étend sur le lit, arrange gracieusement les plis du tissu autour de son corps, dispose la traîne en éventail à côté d'elle. Le résultat est spectaculaire. Elle plonge la main

dans son décolleté en quête du tube de verre, le débouche, porte un toast à un interlocuteur invisible.

Les larmes lui montent aux yeux. Son sourire vacille, sa voix est tremblante mais résolue :

– Si ce n'était qu'une coïncidence, ceux qui sont dans le secret parleraient sans doute de justice immanente. Mais nous savons, toi et moi, que cela n'a rien d'accidentel, n'est-ce pas, mon beau philtre ? À nous, Baba. À toi, mon père, mon tortionnaire. À ta magie vénéneuse, et à moi, ta Révolution chérie, déclame-t-elle.

Puis elle avale le breuvage d'un coup, en une seule gorgée.

Sous l'amertume extrême du liquide, un frisson parcourt tout son corps. Brusquement, elle se sent la bouche sèche, privée de salive. Elle se renverse sur le lit, le souffle court.

– Sèche comme un os, marmonne-t-elle, essayant de se remémorer la formule des médecins sur les effets de l'empoisonnement au datura : « Aveugle comme une roussette, fou comme un lapin, rouge comme une betterave, chaud comme une caille, sec comme un os, la vessie se relâche ainsi que les boyaux, le cœur part tout seul au galop. »

Son cœur, en effet, bat comme un tambour. Elle pose une main à son endroit pour tenter de l'apaiser. Un nuage de couleurs stupéfiant surgit devant ses yeux, un feu d'artifice de Diwali tel qu'elle n'en a jamais vu. Des voix enchevêtrées lui parviennent, se heurtent, résonnent dans une cacophonie générale tandis que des centaines de visages, certains connus, d'autres non, envahissent sa vision. Elle a les yeux écarquillés, ses pupilles dilatées luisent comme l'obsidienne, son sourire figé décroche légèrement d'un côté. Avec ses pantoufles de satin pointées vers le ciel et ses mains frémissantes posées sur la poitrine, elle ressemble vraiment à une reine défunte de jadis sculptée dans la pierre sur le couvercle de son tombeau.

Un brouillard dense lui obscurcit l'esprit. Elle flotte sur une rivière. Ophélie ? La dame de Shallot ? La sirène lointaine d'une ambulance perce l'épais rideau neigeux qui la prive de toute sensibilité. C'est le sifflet d'un train, et la voilà avec sa famille, Baba, Ayi et Taï, en route pour Aurangabad dans un petit compartiment privé, des mangues, des melons et des cocos verts au frais dans une glacière. Le martèlement de son cœur épouse le rythme des roues de la locomotive. « *Kasha sathi, pota sathi, Khandalyacha ghata sati… Kasha sathi, pota sathi, Khandalyacha ghata sathi…* » Des enfants braillent en chœur, tout excités, le vieux couple de vers marathi dénué de sens.

Elle sait à présent ce qu'elle a voulu dire à ses parents durant toutes ces années. Cette vérité si longtemps cachée entre les plis de son cerveau, et qui pourtant ne cessait de chercher à se faire jour, voilà qu'elle fait surface telle la crème sur le lait, telle la lune dans sa lente ascension au ciel nocturne. Oh, comment a-t-elle pu être aussi stupide ! Cette vérité qui a la clarté du cristal, il faut qu'elle la révèle maintenant, tout de suite, avant qu'elle n'en perde de nouveau la trace !

« Ayi, Baba, Taï… »

Du labyrinthe abyssal où il avait sombré, son désir de vie jaillit, tel un plongeur sans bouteille qui remonte vers la surface pour reprendre de l'air. Sa main cherche à tâtons le téléphone posé près du lit. Ses doigts effleurent le clavier, cherchant les bonnes touches. Elle se tourne sur le côté, mais déjà les muscles de ses doigts ont cessé de répondre. Pelotonnée dans la position du fœtus, les yeux brillants mais vides, elle s'est absentée, étreignant contre son ventre le combiné dont le fil s'étire comme un cordon ombilical.

1

La famille Savić découvre un cadavre

Août 2007

Olga Savić mit quatre bonnes minutes à grimper les soixante-sept marches qui menaient à son appartement parisien. Son cœur battait la chamade et elle était essoufflée.

– Ces gosses ! Un de ces jours, ils vont me tuer, grommela-t-elle, le souffle encore plus court sous l'effet de la colère.

Ils étaient pourtant assez polis, ces enfants. Si elle montait deux étages plus haut pour leur signaler qu'ils avaient une fois de plus laissé la porte de l'ascenseur ouverte, ils marmonneraient des excuses et promettraient de faire attention dorénavant. Mais elle savait qu'ils recommenceraient.

– Et un jeudi, de préférence !

L'ascension en elle-même n'était pas si pénible, mais le jeudi était jour de soupe. Et bien qu'août ne fût pas le mois idéal pour se procurer poireaux et navets, Ivan, intraitable, exigeait son potage. Les cabas d'Olga étaient donc remplis de poireaux, carottes, céleri, tomates, fenouil, persil, thym et de deux morceaux de bœuf, achetés pour le pot-au-feu au marché hebdomadaire de la rue voisine.

Le seul café du coin ouvert en cette saison était si bondé qu'elle avait dû renoncer à sa halte habituelle et rentrer sans attendre. Mais déjà son corps tremblait, réclamant

la cigarette et la tasse de café qu'elle n'était pas autorisée à s'offrir chez elle. Elle montait l'escalier avec effort, s'arrêtant et déposant son chargement à chaque palier pour reprendre son souffle. Tout en jurant en serbo-croate, elle regardait machinalement par la croisée de la cage d'escalier la fenêtre qui lui faisait face, surplombant la cour pavée à l'ancienne avec son local à bicyclettes et ses poubelles amovibles aux couvercles vert pour les déchets ménagers, blanc pour le verre, jaune pour le plastique et le papier, dispositif dont on devait la mise en place discutable au maire de Paris.

– Croissez et multipliez-vous, ironisa-t-elle à la pensée de devoir trier ses ordures.

C'était une matinée à la chaleur lourde, éprouvante, et le soleil, déjà haut dans le ciel, éclairait les vitres de l'appartement d'en face – des vitres qui n'avaient pas été nettoyées depuis un moment. Ivan n'aurait pas toléré cela, pas plus qu'elle, se dit Olga Savić en pensant à ses carreaux étincelants surplombant l'avenue de Versailles.

Vêtue d'une veste bleu clair et d'un imperméable beige, elle sentait les gouttes de sueur ruisseler des poils de ses aisselles le long de ses bras et tomber une à une en succession rapide sur les collants en nylon et les chaussures fermées qu'elle portait sous une robe de coton pastel.

Jadis, avant la guerre, dans sa Croatie natale, elle avait couru, l'été, jambes et pieds nus dans des sandales en compagnie de ses sœurs et de ses cousines, la bouche et les mains délicieusement parfumées, rougies et collantes après la cueillette des baies sauvages. La guerre terminée, la jeune réfugiée d'Europe de l'Est, désespérément pauvre et passablement jolie, s'était mise à porter des bas en tricot rugueux pour dissimuler ses jambes velues et se donner un air mystérieux. À se poudrer le visage en couche épaisse et

à le barrer d'une coupure sanglante de rouge à lèvres. À se vêtir de noir. Invariablement.

Ivan avait été intrigué. Il la croyait « en poste » à l'époque, entendant par là qu'elle était une espionne ou quelque chose du genre. Quand il avait eu connaissance de son emploi de sténo à Dubrovnik, il était trop tard. Ils étaient mariés et Peter n'allait pas tarder à entrer en scène.

Certes, elle avait abandonné le code vestimentaire du noir intégral, mais elle se serait sentie nue et mal à l'aise sans ses collants et ses manches longues. Elle ne quittait ses vêtements épais que le soir, pour passer une de ces chemises de nuit en flanelle blanche qu'elle se confectionnait à la va-vite, comme au bon vieux temps, sur son antique Pfaff.

Le mystère s'était depuis longtemps évaporé. Son curieux visage aux traits anguleux s'était émacié et ses cheveux striés de gris, quoique encore abondants, étaient devenus raides et gras. « Je suis comme un vieux poulet racorni. Fibreuse. Pas même bonne à cuire en ragoût dans mon propre faitout », se dit-elle tout à trac. Cette pensée lui venait à l'esprit avec une régularité suspecte, les jours de soupe.

Olga Savić posa ses cabas par terre et farfouilla dans le petit sac qu'elle portait en bandoulière à la recherche de ses clés enfouies quelque part entre le paquet de Marlboro, le briquet, le tube de rouge à lèvres, les kleenex, la monnaie, les listes de courses, le bonbon et l'assortiment de petits objets disparates qu'il contenait.

– Olga, c'est toi ?

La voix contrariée d'Ivan lui parvint à travers le couloir avant même qu'elle ait ouvert la porte en grand.

– Il traîne une drôle d'odeur, ici. Je suis sûr qu'il y a un pigeon mort ou je ne sais quoi sur le balcon.

– Je vais voir, Ivan.

Elle empoigna ses sacs et les traîna jusqu'à la cuisine. Il était presque onze heures et, sans écouter l'envie de café qui la tenaillait, elle prépara deux tasses de chocolat chaud. Depuis qu'Ivan était malade, le café lui était interdit et l'arôme répandu par le breuvage, lorsqu'elle en faisait pour elle, exaspérait encore sa tendance aux excès de langage.

Assis dans son lit en pyjama, la barbe hirsute, Ivan Savić fronça les sourcils à la vue de sa femme. L'attaque avait beau l'avoir condamné au repos, il dirigeait son petit monde avec autant de poigne que son état le lui permettait. Dans l'appartement, on suffoquait, mais il n'était pas question d'ouvrir les fenêtres : trop de bruit, trop de poussière.

Le lundi précédent, deux semaines après son retour de l'hôpital, il avait passé une heure à expliquer en détail à Olga le système de classement de ses dossiers. Elle avait secoué la tête avec force « oui, oui », lui assurant qu'elle avait compris ce qu'il fallait faire. L'effort lui bleuissait les lèvres et Olga avait insisté pour qu'il arrête. Parce qu'elle était inquiète pour lui, mais aussi, soupçonnait-il, parce que ses propos l'ennuyaient. Depuis, elle écartait toutes les discussions amorcées au sujet de son travail.

« Sois tranquille, nous n'avons pas à nous en faire. Peter vient d'envoyer un gros chèque à la banque. Nous sommes à l'abri du besoin, avait-elle dit à Ivan.

– Je ne veux pas de l'argent de ce petit pédé. Je l'ai élevé, nourri, éduqué. Je suis un homme, moi, je suis capable de pourvoir à mes besoins dans mes vieux jours », avait-il fulminé.

Il n'ignorait pas, cependant, que ses affaires battaient de l'aile, qu'il n'avait plus la force ni – pire encore – la volonté de continuer à livrer une bataille qu'il savait perdue d'avance. Comment une entreprise surannée de vente par correspondance de colifichets d'Europe de l'Est aurait-elle pu se maintenir à flot à une époque où l'internet vous

mettait en concurrence avec des millions de petits hommes jaunes et bruns ?

Lorsque Olga était partie au marché, il avait gagné son bureau exigu. Un accès de fureur impuissante avait failli l'emporter devant l'énorme pile brouillonne de factures, relevés bancaires, livrets publicitaires, revues professionnelles et bordereaux de crédit qui se dressait sur sa table. À l'évidence, elle n'avait rien fait.

Peter. Il y avait des photos de lui partout : dans sa maison de Californie, avec son partenaire actuel – un Roumain –, devant sa Porsche, dans sa Ferrari, habillé de vêtements excentriques. Elle avait fait de la chambre de leur fils un fichu sanctuaire ! Elle conservait dans un classeur les photos de lui bébé, ses boucles duveteuses de petit garçon, ses lettres à l'écriture d'abord ronde qui s'était émancipée au fil des ans et des articles de presse à scandale le montrant en compagnie de vedettes de cinéma. Un album entier était consacré au lancement de PeterS, sa marque de produits de beauté, avec des photos de réceptions données à Los Angeles et à New York, des interviews accordées à *Vanity Fair*, *Cosmopolitan* et autres magazines de luxe, et même des publicités parues dans des revues de mode. Il avait souvent entendu sa femme les commenter en riant avec leur voisine, cette étrange Indienne qu'Ivan ne parvenait pas à saisir. « Un maquilleur de Hollywood, qui s'affiche partout avec des actrices et des prostitués aux mines affectées, voilà ce qu'Olga a mis au monde », se dit Ivan.

Un jour, alors que son fils passait quelques jours chez eux, Ivan avait farfouillé dans son « équipement professionnel ». Il avait trouvé une valise remplie de produits destinés à ce qu'il appelait avec dédain le « ravalement » : poudre, fond de teint, crèmes, huiles, faux ongles, faux cils, crayons, pinceaux, masques faciaux en caoutchouc, colle, barbes, moustaches et artifices variés. Mais c'était l'autre,